

ANDRÉ SUARÈS
PAUL CLAUDEL

Correspondance

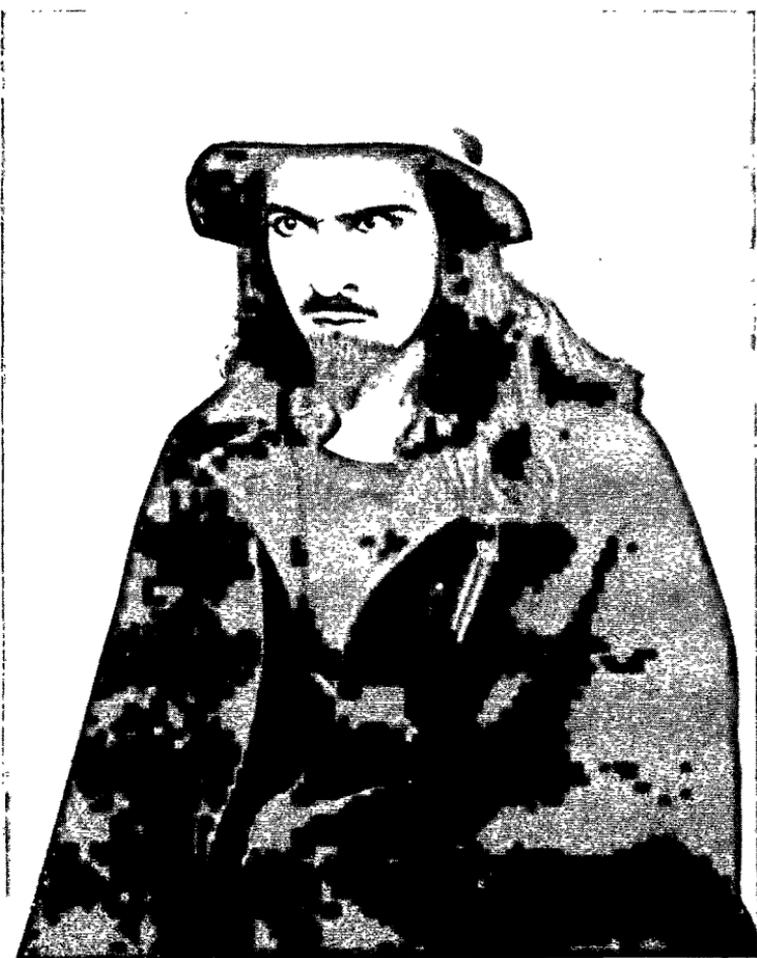
1904-1938

PRÉFACE ET NOTES PAR
ROBERT MALLET

nrf

GALLIMARD

INTRODUCTION



ANDRÉ SUARÈS EN 1898
au cours d'un de ses voyages en Italie.



PAUL CLAUDEL EN 1906
à Lyon.

En 1904, André Suarès a envoyé, par la poste, à Paul Claudel l'un de ses premiers ouvrages : *Sur la mort de mon frère*. Ce livre, écrit sous le coup d'une affliction proche de la désespérance, révèle une exceptionnelle effervescence intérieure et laisse clairement entendre que son auteur, ne pouvant se résigner à croire que tout est fini après la mort, aspire à se convaincre d'une survie. Paul Claudel, aussitôt, sent l'âme de qualité qu'il faut guider vers Dieu. « Que de choses à nous dire ¹ ! » écrit-il à André Suarès, et celui-ci, comme un écho, lui répond : « Oui, nous avons beaucoup à nous dire ². »

Les premiers entretiens qui réunissent les deux écrivains ont lieu en mai 1905 ³. A en juger d'après le ton des lettres échangées à l'issue de ces rencontres, la conversation a dû, sans atermolement, aller au vif du sujet, là où les arguties ne sont plus de mise parce que les arguments employés présupposent une sincérité débarrassée de toute fioriture. Mais une sincérité réciproque, intégrale, n'est pas forcément garante d'un accord futur. Elle peut, au contraire, avoir les effets de la lumière qui rend plus évidentes les oppositions de couleurs escamotées par la nuit. Une telle sincérité incite André Suarès à faire à Paul Claudel l'aveu de certaine réticence qu'il a éprouvée six mois plus tôt : « J'ai balancé quelque temps à suivre l'attrait que je sentais pour vous. Et vous avez dû connaître, je crois, le même penchant et la même résistance ⁴. »

Qu'André Suarès ait hésité avant de se laisser aller à la pente qui l'entraînait vers Paul Claudel, nous ne nous en étonnerons pas. Son souci de ne rien perdre de ce qui peut s'offrir à lui sur le plan spirituel, sa crainte aussi de se perdre en voulant se sauver, sa bonne volonté religieuse compensée ou plutôt contrariée par sa volonté antidogmatique, cet appétit de Dieu et cette répugnance au rite expliquent l'hésitation de

1. Lettre du 22 avril 1905.

2. Lettre du 23 avril 1905.

3. A l'occasion d'un congé en France de Paul Claudel, alors consul à Fou-Tchéou en 1905. Paul Claudel et André Suarès sont tous les deux âgés de 37 ans.

4. Lettre du 23 septembre 1905.

sa démarche vers le nouvel ami qui lui propose le modèle de la foi la mieux enracinée.

La franchise, avec laquelle il avoue à Paul Claudel la prudence de ses sentiments amicaux, s'accompagne d'une supposition dont on peut assurer qu'elle n'est émise que par courtoisie, en manière de compensation. Car André Suarès connaît déjà trop Paul Claudel pour se faire illusion sur la spontanéité de son correspondant qui cède plus à des impulsions qu'à des calculs et fonce vers le but sans jamais se livrer à de stérilisants jeux de balance.

L'hésitation inquiète d'André Suarès sollicité par l'amitié devrait être un avertissement pour Paul Claudel, souligner à ses yeux de prosélyte tout ce qui le différencie de celui dont il veut être le conseiller.

Au réflexe de Paul Claudel aspiré par Dieu, correspond la réflexion d'André Suarès qui aspire à Dieu mais n'y peut accéder que par une marche graduelle, par une maturation. Au désir dont l'assouvissement est irrépressible, s'oppose le désir qui craint, en s'assouvissant, d'être anéanti. Le besoin chez l'un de satisfaire le désir pour supprimer l'angoisse du doute est parallèle au besoin chez l'autre de continuer à désirer pour s'épargner l'angoisse du choix.

Paul Claudel, au moment où il entame son colloque religieux avec André Suarès, est justement sur le point d'achever celui qu'il a engagé avec Francis Jammes, quelques années plus tôt. Et c'est par sa victoire que va se clore le débat : le poète d'Orthez revient à la foi catholique en juillet 1905. Un tel succès l'encourage à parler à voix plus haute, sur un ton plus pressant pour s'adresser aux deux autres amis dont, à la même époque, il a entrepris de faire le salut : André Suarès et André Gide ¹.

Mais si le catholicisme héréditaire de Francis Jammes, si son franciscanisme instinctif lui ont modelé une âme très compréhensible pour Paul Claudel et préhensible par Dieu, les origines israélites d'André Suarès et l'éducation protestante d'André Gide rendent les dialogues beaucoup plus difficiles et les transforment inévitablement en controverses, puis en discussions.

Les hommes les moins conciliants, qui ne reculent pas devant la rupture quand il s'agit seulement d'affaires temporelles où ils n'engagent qu'eux-mêmes, sont capables de faire preuve d'une patience infinie dès lors que sont en jeu les décisions dont dépend la vie spirituelle d'autrui. Il semble que leurs

1. Sans compter Jacques Rivière et Arthur Fontaine.

propos les dépassent, qu'ils ne sont plus que les intermédiaires d'une Parole supérieure, les représentants d'une Seigneurie qui tire sa toute-Puissance de sa toute Sérénité. C'est pourquoi Paul Claudel ne se laissera rebuter ni par l'opposition d'André Gide, ni par l'indécision d'André Suarès. Revenu en Chine, il continuera de correspondre avec l'un et avec l'autre, usant tour à tour de la question brutale, de l'allusion voilée, de l'apparente indifférence aux problèmes religieux ou même du silence temporaire.

Il ne rompra avec André Gide que par suite d'une très grave divergence d'ordre moral, et ce ne sera pas sans tenter tout ce qu'il croira utile pour sauver l'âme de son ami, une âme, à ses yeux, prisonnière d'un corps emprisonné lui-même par le Mal. Quand il aura compris que, loin de pouvoir être extirpé, le Mal se servant des dons de celui qu'il possède, risque de déposséder Dieu de beaucoup d'âmes disponibles, Paul Claudel cessera toutes relations avec André Gide et s'emploiera à lancer contre lui l'anathème avec l'obstination qu'il a mise à vouloir le convertir.

Vis-à-vis de Suarès, sa réaction sera tout à fait différente. Que pourrait-il, finalement, reprocher à son correspondant? Pas même de lui avoir demandé pour rien une consultation. Un médecin est en droit d'en vouloir à un malade qui le fait venir au plus vite, exige une ordonnance et persiste par la suite à se soigner à sa guise ou à ne pas se soigner, non sans pourtant cesser de se plaindre de ses maux... Paul Claudel, lui, n'a pas le droit de s'irriter de l'attitude d'André Suarès qui ne l'a pas sommé de venir à son chevet.

Évidemment, quand le contact est pris, Suarès-le-malade demande conseil, de façon impérative à Claudel-le-bien-portant (cette injonction du premier ne comble-t-elle pas, d'ailleurs, les plus chers désirs du second?). Évidemment, quand Paul Claudel donne à André Suarès l'adresse d'un directeur de conscience, il provoque en lui le même réflexe de dégoût qu'un médicament amer inspirerait à celui qui le sentirait sans pouvoir se décider à le boire.

Évidemment, quand Paul Claudel, revenu à plus de réserve, reprend, sans mot dire, ses remèdes et, pour préserver l'avenir, feint même de ne plus s'intéresser à la santé toujours précaire de Suarès, celui-ci lui reproche d'être indifférent et le contraint à lui redonner des conseils. On dirait qu'André Suarès, dans ses tourments, ne peut supporter la vue de la sérénité claudélienne. Mais on dirait aussi qu'il espère que Claudel pourra lui proposer des remèdes nouveaux, des remèdes autres que ceux dont le seul nom lui a donné la nausée.

Évidemment, cette mentalité amère, ces exigences impatientes, ces répulsions brutales, ces reproches pourraient indispôser un médecin. Mais Paul Claudel sait que la fièvre de l'âme provoque de telles tergiversations accompagnées d'appels et de rebuffades. C'est même cet état de fièvre qui lui laisse les plus grands espoirs de guérison parce qu'il y voit la manifestation d'un corps plein de ressources, où les microbes se combattent, où les virus provoquent de virulentes réactions, où par conséquent le sort de la bataille n'est pas encore joué.

Mais peu à peu, la fièvre tombe. André Suarès ne harcèle plus Paul Claudel et, de la sorte, n'a plus à se plaindre d'être harcelé par lui. Les conversations entre le malade et le bien-porant évitent le thème : SANTÉ. C'est à peine si, de temps en temps, le premier laisse échapper, malgré lui, un gémissement comme : « L'amour divin, objet de mon éternelle convoitise ¹ », à quoi le second ne répond que beaucoup plus tard, par une exclamation d'apparence involontaire : « Que je voudrais voir une croix derrière vous ² ! »

A la mort de son père, Paul Claudel reçoit d'André Suarès une lettre où l'on voit le malade se rapprocher de celui qui risque à son tour d'avoir besoin d'être soigné. On sent dans cette lettre la satisfaction d'avoir découvert une occasion d'être utile, de rendre la politesse, de changer de camp. On y perçoit aussi le soulagement éprouvé à constater qu'on n'est pas seul de son espèce : « Quels que soient les détours des sentiers que nous suivons, la douleur nous trouvera toujours épaule à épaule ³. »

Le soudain élan d'André Suarès vers Paul Claudel est donc l'expression d'un sentiment très complexe fait d'un réconfort assez égoïste et d'un sincère désir d'altruisme. Mais Paul Claudel va encore décevoir André Suarès en s'administrant lui-même, sans l'aide de personne, les remèdes spirituels dont son deuil semble rendre l'emploi nécessaire. Il n'a que faire des conseils d'autrui. La prière est pour lui le meilleur des baumes. Aussi donne-t-il l'impression de ne pas chercher à élucider la mentalité d'André Suarès et riposte-t-il comme on profite de l'apparente bonne volonté du malade pour approcher de ses lèvres la potion salutaire : « Quand cesserez-vous de résister à Dieu? Quand serez-vous catholique ⁴? »

Cette fois-ci, la réaction d'André Suarès est catégorique : il ferme la bouche, non plus seulement pour refuser le médi-

1. Lettre d'André Suarès en date du 10 janvier 1909.
2. Lettre de Paul Claudel en date du 3 décembre 1911.
3. Lettre d'André Suarès en date du 26 mars 1913.
4. Lettre de Paul Claudel en date du 13 septembre 1913.

cament, mais pour se taire pendant de longs mois. Quand le dialogue reprend, il n'est plus entretenu que par des considérations d'ordre littéraire où transparait, de part et d'autre, une telle absence de conviction — l'essentiel étant écarté d'un commun accord — que bientôt les échanges de lettres cessent. Et de 1915 à 1925, c'est le silence.

★

Cependant Paul Claudel ne se résigne pas si facilement à la perte d'une âme. Il se reproche « d'avoir en 1909, laissé mourir ce pauvre Charles-Louis Philippe ¹ », qui n'aurait peut-être pas demandé mieux que de se laisser convertir pour peu qu'on eût exercé sur son inquiétude foncière cette douce pression de la foi qui se veut communicative. « Si j'avais su être avec lui un peu plus indiscret ² ! », soupire-t-il, en déplorant d'avoir laissé échapper vers les Ténèbres cette spiritualité qu'il aurait pu, pense-t-il, orienter vers la Lumière. Il ne veut pas que semblable carence se renouvelle et, s'il ignore les désirs les plus secrets de ses amis qu'il voit hésiter à la croisée des chemins, s'il doute d'eux, il ne doute pas de lui, puisqu'il ne doute pas de Dieu dont il se sait l'ambassadeur. Aussi ne s'abstient-il pas. Il se risque à l'action, donc à l'indiscrétion. Et, profitant, en 1925, d'un long congé en France, il tente une démarche auprès des deux correspondants qui lui ont successivement prouvé leur confiance puis leur méfiance et qui se sont écartés de lui parce qu'à vouloir les prédisposer à Dieu, il les a finalement indisposés à son propre égard.

Le 12 mai 1925, il va voir André Gide. « Longue et solennelle conversation, notera-t-il ensuite. Gide me dit que son inquiétude religieuse est finie, qu'il jouit d'une sorte de *félicité*, basée sur le travail et la sympathie ³. »

Deux jours plus tard, il s'acquitte de la même mission auprès d'André Suarès. Il rencontre une analogue courtoisie, suscite d'identiques échanges de propos solennels, et doit constater son impuissance à promouvoir vers le catholicisme un esprit qui, lui, ne se prétend pourtant pas en possession de la félicité. L'affirmation d'André Gide ne semble, d'ailleurs, correspondre qu'à un argument de polémique car il est bien

1. Extraits d'une lettre inédite de Paul Claudel à Arthur Fontaine et communiquée par Philippe Fontaine. Prague, 3 mai 1910.

2. Extraits d'une lettre inédite de Paul Claudel à Arthur Fontaine et communiquée par Philippe Fontaine. Prague, 3 mai 1910.

3. Au bas d'une lettre d'André Gide en date de mai 1925. *Correspondance Claudel-Gide*, Éd. Gallimard, 1950, p. 242.

évident que « le travail et la sympathie », malgré tout ce qu'ils comportent de ressources et d'apaisements, ne peuvent supprimer la double interrogation : Pourquoi cette passion laborieuse et pourquoi cette compassion fraternelle ?

Comme André Gide, dont l'existence jusqu'à son dernier souffle sera, sans doute, l'expression d'une recherche constante avec des périodes de pause, correspondant à l'examen le plus attentif des diverses solutions, et prises parfois par les spectateurs et par André Gide lui-même pour des périodes de répit, André Suarès n'a pas acquis cette sécurité de la conscience dont ne peuvent, en définitive, se prévaloir que les grands croyants et les petits incroyants¹. Il s'est habitué à son inquiétude, à la manière des malades énergiques qui, se sachant inguérissables, s'accoutument à leurs maux. Pour Paul Claudel, la certitude qu'on ne guérira pas est une erreur, l'erreur fondamentale puisqu'elle paralyse tout effort de relèvement ; pour André Suarès, elle est une constatation lucide qui n'empêche pas de vouloir améliorer son état tout en évitant les illusions dangereuses. L'écrivain s'est détourné des routes tracées par les dogmatiques ou par les contempteurs de Dieu. Après avoir apprécié quelque temps le charme sinueux des chemins de la velléité, il a pris le dégoût de toute marche. Il est rentré chez lui. Et maintenant il demeure à sa fenêtre, contemplant le spectacle des circulations de l'âme.

Paul Claudel lui crie : « Venez marcher avec nous. Vous n'êtes pas un invalide. Tentez l'expérience. » André Suarès sait que, s'il devait marcher, ce serait sur cette route où on l'appelle et seulement sur celle-là, mais au moindre effort pour se lever, il souffre de ses membres. L'engagement lui paraît impossible. Plutôt que de faire un faux pas, il préfère se réinstaller dans son fauteuil. Mais comme il veut compenser ce qu'il perd, et trouver un sens à son existence en marge, il se propose à lui-même un traitement dont il prétend tirer, sinon une guérison, du moins un assoupissement de la douleur. Il se réfugie dans l'Art et finit par transformer son refuge en un bastion dont la carapace protectrice l'isole des sollicitations extérieures.

Paul Claudel interprétera le traitement par l'Art comme un mal supplémentaire et ne se gênera pas pour le dire à André

1. Ces lignes écrites avant le décès d'André Gide doivent être complétées, sinon corrigées, par cette constatation : André Gide est mort au cours d'une période de répit — du moins apparent — que certains pourront considérer, puisqu'elle est l'ultime, comme un aboutissement à la sérénité. Une telle sérénité, quoique en dehors de tout dogme, impliquait une « grande croyance » : celle en l'accomplissement terrestre de l'homme capable d'exiger de lui-même par besoin d'élévation ce que les autres croient exigé par Dieu.

Suarès : « C'est sur le plan de la souffrance et non sur aucun autre que je vous ai jadis rencontré et que j'espérais arriver un jour jusqu'à votre âme. L'Art, éternel ennemi des artistes, m'a barré le chemin, consolidant d'autres obstacles, et je me suis éloigné en soupirant sans vous avoir oublié mais me comprenant inutile¹. »

Malgré les apparences, qu'expliquent les nécessités de l'action évangélisante, Paul Claudel ne prononce pas une condamnation de principe contre l'Art et il serait bien en peine de la formuler valablement, pénétré qu'il est lui-même de l'importance du rôle de l'artiste. Il ne s'en prend pas au fait mais à l'orientation. Ce qu'il réproûve, c'est l'Art exclusif, idole, en rivalité avec Dieu, substitué à Dieu. A ses yeux, l'Art n'est sacré que parce qu'il exprime Dieu dans la splendeur de sa Création, il n'est pas le but à atteindre, mais un cheminement. Chez lui, l'artiste n'évince pas le croyant, il ne le précède même pas; il le complète, le renforce, l'épanouit. Il se veut la preuve, renouvelée du Moyen Age, que la Foi et l'Art font un ménage béni de Dieu. Aussi, lorsque Suarès, échappant à Dieu, prétend célébrer l'Office de l'Art et se prosterner devant ce qui, pour un croyant, fait partie de la prosternation, Paul Claudel a l'impression de la déviation luciférienne, il voit passer le mauvais ange, porteur du flambeau d'orgueil.

L'orgueil coupable est celui qui n'apporte à l'orgueilleux ni la lumière ni la chaleur mais le feu, qui se révèle « à la démesure » de l'homme puisqu'il n'est pas limité par la présence de Dieu. Paul Claudel, s'il ne condamne pas « l'orgueil de l'homme qui œuvre » et va même — il nous l'a affirmé — jusqu'à le trouver « salutaire », réproûve l'orgueil de la créature qui se prend indûment pour le Créateur et nie qu'elle est seulement une fraction plus ou moins expressive de la Création.

André Suarès, de son côté, déclare : « Il est douteux qu'il y ait jamais eu une grande âme sans orgueil. Toute la différence de l'orgueil des uns à l'orgueil des autres est de savoir où on l'a placé². » Pour Paul Claudel, il est de toute évidence que l'âme d'André Suarès a mal placé son orgueil et qu'elle a choisi l'orgueil qui consume de préférence à celui qui réchauffe. Mais pour André Suarès, il n'y a pas de pire trahison de Dieu que celle du croyant qui tire orgueil de sa foi, et s'il s'enorgueillit lui-même de sa solitude, c'est afin, pense-t-il, de la faire mieux fructifier.

1. Lettre de Paul Claudel en date du 20 juillet 1933.

2. *Sur l'orgueil de Tolstoï*, dans *Tolstoï vivant*, 14^e série des *Cahiers de la Quinzaine*, 1911.

Le malentendu est inévitable entre le croyant que l'incroyant juge immodeste dans sa foi et l'incroyant qui passe aux yeux du croyant pour le modèle de la présomption aberrante. Et pourtant le point de départ a été le même : l'un et l'autre, dans leur commune passion pour la vie, ont été, dès leur adolescence, torturés par l'idée de la Mort et ont interprété toutes les vilenies, les iniquités humaines comme autant de manifestations d'un Mal synonyme du principe de Mort puisqu'il portait atteinte à la Beauté naturelle et risquait de désagréger l'édifice transcendant au bénéfice d'une création rampante, incapable de trouver en elle la force de l'envol et condamnée par là même à l'enlèvement, sorte d'inhumation anticipée¹. Accablés tous les deux par la notion du Néant, obsédés par le besoin de planer et d'éterniser, ils se sont portés vers ceux qui les avaient précédés dans l'angoisse métaphysique. Paul Claudel, dès ses dix-huit ans, au contact de Rimbaud, comme une pierre choquée contre une autre pierre, a connu du premier coup l'étincelle. Le cri de révolte lui a montré où était la pacification, l'injure l'a orienté vers le respect, le sacrilège l'a conduit à la loi du sacré. Il n'a pas eu besoin du bon exemple : le mauvais exemple, comme il arrive parfois, l'a converti à son contraire. En allant au plus profond de la misère du dévoyé, il a découvert le niveau et le sens de la voie radieuse.

Mais André Suarès, s'il est capable, à l'occasion, de s'insurger — tout comme Paul Claudel — ne possède pas le tempérament qui prend conscience de son originalité et de sa force à contre-courant, il réclame un courant dont le sens corresponde au sien pour s'y laisser emporter. Après avoir déclaré : « Je suis un sépulcre pensant préparé pour la mort² », après avoir fait figure de nihiliste³, il a médité sur les trois solutions possibles : « Ou bien mourir, ou bien croire à la cause qui donne, qui ôte et qui rend la vie, ou bien créer à son image en attendant sa mort, l'image de la vie⁴ ». La première solution est presque une boutade, et si elle n'était pas contraire à la logique, elle le serait à l'esprit de dignité. André Suarès ne s'y est même pas attardé et, d'un pas délibéré,

1. Suarès, dans sa lettre du 14 septembre 1905, dit à Claudel : « Nous haïssons la mort d'une haine éternelle. Je la déteste comme le péché capital. »

2. *Ivre de spleen*, dans *Images de la Grandeur*, Imp. Jouaust, 1901.

3. Les critiques ont souvent fait ressortir le nihilisme de Suarès, en particulier Francis de Miomandre (*Un Lyrique du Nihilisme : Suarès*, dans *l'Occident* de novembre 1905) et Jean de Pierrefeu (*Un évadé du Nihilisme*, dans *l'Opinion* du 14 janvier 1911.)

4. *La Sainte Lâcheté de la vie*, dans *Sur la mort de mon frère*.

ANDRÉ SUARÈS
PAUL CLAUDEL

Correspondance

1904-1938

La correspondance qu'André Suarès et Paul Claudel ont échangée pendant plus de trente années a pour thème essentiel la recherche de la foi. Paul Claudel, ému par la spiritualité inquiète d'André Suarès, entreprend à distance une conversion parallèle à celle qu'il tente alors auprès d'André Gide et de Jacques Rivière.

À l'inverse d'André Gide qui n'a rien fait pour stimuler le zèle missionnaire de Paul Claudel et ne s'est jamais employé qu'à le détourner de lui, André Suarès, comme Jacques Rivière, a demandé conseil et appui à son correspondant catholique. Quand il sent que son attitude hésitante prolongée décourage Paul Claudel, il va même jusqu'à lui reprocher de n'être pas assez persévérant dans le prêche. Mais finalement Paul Claudel renoncera à faire le siège d'une âme qui a plus besoin de l'amour de la foi que de la foi elle-même.

La conversation est toujours animée, elle prend parfois le ton d'une controverse très vive où les arguments fusent de part et d'autre avec une sincérité qui ne peut laisser insensible. Rarement pages ont, avec une telle luminosité, mis en évidence le conflit traditionnel entre la Religion et l'Art, entre l'humilité du croyant vis-à-vis de son Créateur et l'orgueil de l'artiste créateur devant son œuvre.

Le dialogue où se rejoignent puis s'opposent André Suarès et Paul Claudel fait partie des témoignages spirituels les plus importants de la première moitié du XX^e siècle. Il doit immanquablement prendre place dans une bibliothèque à côté de la *Correspondance* de Paul Claudel avec André Gide dont il est en quelque sorte le complément.



9 782070 215331



V-51 A 21533 ISBN 2-07-021533-4